

L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES

UN FILM DE FRÉDÉRIC BACK

CANADA - 1987 - 30MN - COULEUR

OSCAR DU FILM D'ANIMATION 1987 - 40 PRIX INTERNATIONAUX.

SYNOPSIS

Un marcheur fatigué parcourt la montagne à la recherche d'une source ou d'un puits. Il rencontre un berger paisible et solitaire, qui l'accueille et dont il découvre l'activité surprenante dans cette région désertique, il plante des arbres; cent, mille, dix mille, cent mille arbres. Le voyageur le quitte le lendemain et poursuit sa route. Après avoir connu les horreurs de la guerre de 1914, il revient chaque année et en 1945, après la seconde guerre mondiale, revoit pour la dernière fois le berger. H est toujours là, infatigable et serein. Mais le désert n'est plus. Dans ces régions arides, situées à 1300 m d'altitude, des forêts magnifiques ont ralenti la course du vent, retenu l'eau, fait renaître la vie. Et tout cela grâce à la tranquille persévérance d'un seul homme.

A PROPOS DU FILM

Le texte d'origine est de Jean Giono.

Une technique d'animation originale : Frédéric Back utilise des crayons de cire sur acétates givrés pour dessiner les quelques vingt mille images requises. Il fait de nouveau appel à Normand Rager qui crée une musique qui n'interrompt ni les silences ni les paroles.

Un texte de Jean Giono : Jean Giono est né à Manosque en 1895. Son père est cordonnier, sa mère blanchisseuse. A 16 ans, il est "chasseur" dans une banque. Il y restera jusqu'au succès de "Colline", en 1928. Il ne vit plus alors que de son oeuvre et quitte très peu Manosque. Très marqué par la guerre de 1914, il en revient farouche pacifiste. Il est mort en 1970. L'oeuvre de Jean Giono comporte de nombreux romans où la nature tient une grande place. En racontant l'histoire d'Elzéard Bouffier, il souhaitait: "faire aimer l'arbre ou plus exactement, faire aimer planter des arbres, ce qui est depuis toujours une de mes idées les plus chères". Son oeuvre a suscité de nombreuses adaptations cinématographiques dont "Angèle", "La femme du boulanger". Il a écrit des scénarios (L'Eau vive; 1956) et réalisé un film (Crésus; 1960).

Elzéard Bouffier Un personnage de légende : Elzéard Bouffier, est né de l'imagination de Jean Giono. En 1950, le "Reader's Digest" lui avait demandé un texte pour la série "Le personnage le plus extraordinaire que j'ai rencontré". Il met en scène un vieux berger provençal qui sème des glands sur une colline et fait pousser une forêt. En 1953, la revue lui demande des précisions sur le personnage et enquête sur sa véracité. GIONO invente de nouvelles preuves. Son texte ne sera pas publié par le "Reader's Digest" mais par d'autres revues. L'Histoire passera finalement pour véridique. La fiction dure encore et de nombreux curieux viennent rechercher les traces de Elzéard Bouffier, à Banon où un chemin porte son nom.

LES FILMS DU PARADOXE

Parlant du livre de GIONO intitulé Prélude de Pan, Jacques PUGNET écrit : Les coupeurs d'arbres passent toujours dans cette oeuvre pour des assassins..." Et GIONO raconte que tout petit il allait se promener avec son père. Tous deux emportaient dans leurs poches des glands qu'ils plantaient dans la terre à l'aide de leur canne.

Ce récit, écrit dans la seconde période de son oeuvre, c'est à dire après la seconde guerre, donne à l'homme la place prépondérante. Le monde avec lequel GIONO communiait est là encore, avec son ciel et le vent et la terre et les plantes mais pour permettre à l'homme de prouver sa force et son courage.

Philippe Noiret raconte, Les images de Frédéric BACK parlent.

Le récit est sans passions, sans heurts. Il se déroule lentement, comme le temps dans ces régions arides où les événements ont peu d'écho. Les deux guerres mondiales sont évoquées chacune en une courte phrase. Les personnalités de la ville, venues examiner "la forêt naturelle" ne s'attardent pas après leurs discours inutiles.

Lentement aussi, et silencieusement, vit cet homme solitaire, germent les glands et les fâines, croissent les chênes et les hêtres, s'étend la forêt, se relèvent les villages, se calme le vent, s'emplissent les ruisseaux, renaît la vie...

D'une voix égale, mesurée, aux intonations nuancées, NOIRET lit le texte de GIONO laissant aux images seules le soin d'exprimer l'horreur de la vie dans les villages sans espoir, le fracas meurtrier de la guerre, l'enchantement des pentes verdoyantes, l'allégresse des gens heureux dans les villages reconstruits et la ténacité tranquille de cet homme serein et généreux. On n'écoute pas l'histoire, on l'entend et on la regarde, muet, en "état de choc", selon une expression de Pascal VIMENET (Animatographe n° 3). On va jusqu'au bout comme l'homme dans l'accomplissement de sa tâche, les choses extérieures nous permettant de mesurer le temps.

FILMOGRAPHIE DE FRÉDÉRIC BACK

ABRACADABRA 1970

INON OU LA CONQUÊTE DU FEU 1971 (Inon, or the conquest of fire)

LA CRÉATION DES OISEAUX 1972 (The création of the birds)

ILLUSION ? 1975

TARATATA "LA PARADE" 1976

TOUT-RIEN 1978 (Everything-Nothing)

CRAC 1981

L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES 1987 (The man who was planting trees)

LE FLEUVE AUX GRANDES EAUX 1993 (The mighty river)

Frédéric BACK, né le 8 avril 1924; à Sarrebruck (territoire de la Sarre). Animateur, décorateur, réalisateur Il vécut à Strasbourg, à Paris et à Rennes, avant de partir pour le Canada en 1948. Après s'être consacré à l'enseignement, il entre à la Société Radio Canada, en 1952. En 1963, une bourse du Conseil des Arts du Canada, lui permet d'effectuer un séjour en Europe. Il se perfectionne en cinéma d'animation. A son retour, il se lance véritablement dans le film d'animation. Il entre définitivement au service animation de Radio Canada en 1968. En 1970, il signe son 1er film d'animation personnel: ABRACADABRA. Sa carrière culmine avec CRAC, en 1981. En 1986, le "Chapitre de Hollywood de l'Association Internationale du Film d'Animation" lui décerne le prix Annie pour l'ensemble de son oeuvre.

Frédéric BACK, écologiste fervent maintient une parfaite cohérence entre sa vie personnelle, ses principes et son art. En dépit de la dureté des thèmes abordés dans ses films (violence faite à la nature, course aux armements), ils sont toujours empreints de poésie et d'optimisme. Frédéric BACK entre à l'Ecole des Beaux Arts de Rennes en 1940 et devient élève de Mathurin Méheut. La guerre l'oblige à abandonner ses études. Il exécute alors des commandes que lui adresse le maître. Même lorsqu'il sera installé au Canada, ils resteront toujours en relation et se reverront en 1968.

LES FILMS DU PARADOXE

LES PRÉSENCES DU FILM

LE MARCHEUR

"Juché sur son massif de Manosque, il écoute les voix du large et des profondeurs, cheveux aux vent" écrit Marcel ARLAND parlant de GIONO. Quel portrait conviendrait mieux au marcheur de notre histoire? GIONO aime ces longues courses. Il connaît ces villages en ruines, ces sources tarées, ces sentiers rocaillieux, ce vent âpre qui dénude la pierre et ce personnage biblique : le berger. Le dessin est fluide, flou. Les traits du visage à peine esquissés. Aucun détail dans le vêtement si ce n'est cette tâche d'un rouge passé qui se déforme au gré du vent et qui est son manteau lors du casse croûte. Au fil de l'histoire les traits s'affirment, le chapeau et le bâton se précisent, les bottes se colorent.

LE BERGER

Personnage privilégié dans l'oeuvre de GIONO. On raconte cette histoire : "Lors d'un de ses rares voyages à Paris, GIONO fut invité à un dîner ; il arriva vêtu d'une grande pèlerine rousse et ne voulut point s'en défaire. Cette pèlerine... cachait quelque chose. Le repas à peine commencé, GIONO sorti d'une de ses poches un énorme couteau de berger... enfin, il y en eu douze sur la table... l'écrivain se leva et commença à les distribuer" (J. PUGNET).

GIONO en parle aussi beaucoup au Contadour: "A Paris, ailleurs, vous vous souviendrez que vous avez vécu ici de belles heures, vous vous souviendrez des bergers qui sont des sages" (Jean Bouvet dans ses carnets. Souvenirs du Contadour. GIONO l'ARC). Notre planteur d'arbres est berger. GIONO campe là un homme solide, solitaire, qui a souffert et ne s'est pas laissé abattre mais au contraire a entrepris une oeuvre colossale. »Le héros Gionien n'a pas à se vaincre, il obéit à une force, à des instincts puissants que la nature a déposée en lui." (J. PUGNET).

Devant la régularité presque automatique de ce planteur d'arbres on peut effet se demander s'il n'y a pas là une sorte de besoin instinctif. Mais un besoin instinctif né de l'observation attentive d'un homme : "ce pays se mourait par manque d'arbres" ; un besoin instinctif qui procure du plaisir: "il a trouvé là un fameux moyen d'être heureux" ; un besoin instinctif qui ne vise pas à un plaisir individuel égoïste mais à la résurrection d'un lieu désolé et au bien-être de ceux qu'il accueillera. Elzéard BOUFFIER est solitaire, silencieux, persévérant, presque obstiné, courageux, généreux et serein parce qu'il a confiance en lui et ne se pose pas de questions. Il ne se soucie de rien, sauf de planter ses glands. "Je ne l'ai jamais vu fléchir ni douter." "La société de cet homme donnait la paix". On le voit vivre lentement. Ses mains puissantes trient et plantent délicatement les glands. BACK lui donne parfois le flou d'une apparition. Une des plus belles images du film le montre, imposant et humble à la fois, devant un chêne aux ramures magnifiques qu'il semble saluer, le chapeau à la main. Admirable. A la fin du film, une série de portraits occupe tout l'écran. On y lit la noblesse de ce "vieux paysan sans culture qui a su mener à bien cette oeuvre digne de Dieu".

LES ÉLÉMENTS : LE VENT ET L'EAU

Dès le début, GIONO souligne la brutalité de l'un : "Ses grondements dans les carcasses des maisons étaient ceux d'un fauve dérangé dans son repas", et le manque de l'autre: "Je n'avais pas toujours trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver". L'arbre devra, par sa puissance, calmer l'un et ramener l'autre.

Les dessins de Frédéric BACK illustre fidèlement le texte : les cheveux du marcheur s'étirent en arrière, les montagnes semblent tourmentées par les assauts de ce monstre qui les râpe indéfiniment, de grandes ombres courent dans les creux, des arbustes dénudés se tordent douloureusement. Dans ce lieu inhospitalier, l'eau n'a pu apporter aucune éclosion. La nudité du sol, le délabrement des villages, l'aspect désertique du paysage en témoignent. Il faut attendre la croissance des bosquets de bouleaux pour apercevoir le premier ruisseau dans lequel le marcheur émerveillé se mire. Tout au long du film, une mouvance fait vivre le paysage et la forêt.

LE RÔLE ESSENTIEL DE LA COULEUR

Elle parle, elle raconte, elle nous entraîne dans cette progression vers l'apothéose finale. Pour traduire l'agonie de ce pays qui "se mourait", BACK utilise le gris et l'ocre en hachures. Aucune douceur, aucune lumière pour atténuer la désolation. Une seule tache plus vive, parfois, révèle un détail important : l'étoffe (tente, manteau ?) du voyageur, les desseins sanguinaires des charbonniers vivant dans cette enfer ("cas de folies meurtrières").

Peu à peu, les hachures sombres font place à des couleurs tendres où le vert, le bleu et le mauve dominant, en touches légères, à la manière impressionniste. Les arbres ayant pris de la vigueur, la couleur s'étale, le brun des deux hommes s'y noie, la tristesse aussi. La couleur s'affirme, s'avive, le bleu plus bleu, le vert plus vert. Le flamboiement de l'au-

LES FILMS DU PARADOXE

tomne, son envolée de feuilles d'or, quand les chasseurs arrivent dans cette forêt naturelle, est un enchantement. L'explosion de joie dans les villages sortis de leur misère se traduit par la disparition totale des teintes du début. Le rose vif, le jaune, le rouge coquelicot, le vert cru s'épanouissent ainsi que les fleurs. Les gens dansent, les animaux semblent le faire aussi. Enfin, lorsque sa tâche accomplie, Elzéard BOUFFIER peut songer au grand repos, la délicatesse des tons invite à la méditation.

BACK, RÉFÉRENCES AUX AUTRES PEINTRES

-« Dans les derniers plans, on assiste à une floraison croissante. A quels peintres pensiez-vous en travaillant ces séquences ? A CEZANNE? »

- Oui...Et à MONET, à RENOIR. C'est important comme dans la musique. Lorsque vous entendez une pièce de musique pour la première fois, vous ne la comprenez pas, c'est seulement à la réentendre que vous commencez à la comprendre et à l'aimer...De la même manière, puisque la plupart des spectateurs ne verront le film qu'une fois, j'ai essayé de donner une référence à des choses qu'ils ont déjà vues et aimées. C'est très important de trouver des points de rencontre, comme des mots : Au début du film (visages torturés par la misère et la haine), c'est BRUEGEL ou GOYA. J'aime beaucoup BRUEGEL. Pendant toute sa vie, il a été un défenseur, un gars extraordinaire. Après sa mort, son épouse a brûlé 50 ou plus de ses tableaux par crainte de l'Inquisition, parce qu'il s'attaquait à tout ce qui était horrible et inacceptable. A travers mes films, j'essaie de rendre hommage à ces gens-là. ..(GLONO était grand admirateur de BRUEGEL » (Animatographe n°3).

LE SON

-“A quel moment est intervenu, pour le son, Normand ROGER?

- Il avait lu l'histoire, je savais d'avance qu'il était proche. C'est un type extraordinaire. Il est d'une richesse émouvante. Il finissait un autre film. Dès qu'il a été libéré, il s'est mis au travail pendant trois mois et demi à temps plein. C'est le plus beau moment pour moi, lorsqu'on rapproche le son et l'image. Ce que j'aimais, c'est que Normand avait intégré si parfaitement la musique aux paroles, qu'en les écoutant, ça devenait un hymne les accompagnant.”(extrait d'animatographe n°3). La musique rend palpable la même progression que la couleur des grondements du vent aux airs d'accordéon.

LA TECHNIQUE

Lorsqu'on parle d'un dessin animé, on pense aussitôt à Walt DISNEY ou à Tex AVERY. Et la surprise est grande devant ces dessins dignes des plus grands peintres:“L'homme qui plantait des arbres est de ces films dont on va se demander longtemps qu'est-ce qui fait que l'on parle de lui comme une toile de maître ?” (Pascal VIMENET, Animatographe n° 3).

“En travaillant à L'homme qui plantait des arbres, je voulais qu'il ait plus d'écho que le texte. Hubert TISON, le producteur, suggérait la combinaison prise de vue réelle et animation. Il trouvait le projet très ambitieux : vouloir représenter la nature en mouvement ! Nous avons opté pour l'animation . J'ai utilisé des crayons à la cire sur de l'acétate dépoli, ce qui permet de travailler à plusieurs niveaux les transparences. J'ai dû recommencer une grande partie du début ... J'avais essayé une encre qui venait en transparence par dessus l'image. Mais finalement, j'ai dû abandonner ça et ça s'est appauvri. Ça a été un peu un laboratoire tout le long du film. Ce qui était le plus important était de créer une progression dans un récit où finalement elle est presque imperceptible. C'est comme regarder un arbre pousser, ça ne se remarque pas trop, mais à la fin... J'ai fait environ 20 000 dessins en cinq années de travail.” (Animatographe n° 3). Pour l'animation de ces pastels, Back emploie la technique du “fondu enchaîné” : Par un effet de zoom continu on enchaîne toutes les positions successives par des fondus de cinq à huit images. Ce procédé fut inauguré par MAC LAREN en 1945 pour “C'est l'aviron” et “Là-haut sur ces montagnes”.

Les dessins de Frédéric BACK qui évoquent BRUEGEL, GOYA, MONET, CEZANNE, RENOIR, CHAGALL guident le spectateur à travers un parcours émotionnel... Le moraliste et l'écologiste cèdent ici le pas au poète qui prête sa voix aux émotions humaines et aux vertus de l'esprit les plus nobles et les inaccoutumées. L'inspiration ne se concentre pas sur la nature mais sur l'homme. BACK tend à la récupération de valeurs humaines, authentiques et à un monde qui ne ressemble pas à un eden petit bourgeois ou à un simulacre du bon vieux temps, mais qui est au contraire le lieu même de l'authenticité.

LES FILMS DU PARADOXE

LA PRESSE

"BACK a doté, par l'extraordinaire beauté du dessin, le récit de GIONO de la légèreté poétique qui lui faisait défaut. Sublime."

CHRÉTIEN MÉDIAS "LES FILMS DE L'ANNÉE 91"

"Aujourd'hui, l'amour et l'émotion, la persévérance et la bonté sont souvent fuies car on les tient pour des faiblesses. Quant à moi, Je les considère comme des sentiments nobles et virils. Lorsqu'il se consacre à son travail obscur et méprisé Elzéard BOUFFIER est viril. Actuellement, surtout dans l'univers du cinéma, on a tendance à confondre violence et virilité."

FRÉDÉRIC BACK. "COMMUNICATION PERSONNELLE À BENDAZI
(BENDAZI : LE CINÉMA D'ANIMATION 1892/1992. "CARTOONS")

"Ce respect de la nature, cette émotion, cette noblesse de l'homme, on les retrouve dans le film grandiose d'Akira KUROSAWA "Dersou Ouzala ". "Quand je fais le compte de tout ce qu'il a fallu de constance dans la grandeur d'âme..."

(GIONO "L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES")
"C'EST UNE BELLE ÂME" DIT LE CAPITAINE EN PARLANT DE DERSOU

"Un album pour enfants de SILVERSTEIN où l'on retrouve cette émotion devant l'arbre, compagnon fidèle de l'homme"

"L'ARBRE GÉNÉREUX" 1982 - ECOLE DES LOISIRS